Document generated on 04/27/2024 2:48 p.m.

Liberté

Miroirs et reflets

Carole Dunlop-Hébert

Volume 19, Number 2 (110), March–April 1977

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30854ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dunlop-Hébert, C. (1977). Miroirs et reflets. *Liberté*, *19*(2), 21–34.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

miroirs et reflets

MIROIRS 1

Etre dehors par une nuit noire, en face d'une fenêtre de rez-de-chaussée éclairée. A l'intérieur, une femme vous regarde, mais sans prendre conscience de votre présence, mais en croyant seulement étudier sa propre image reflétée dans la vitre.

Au fur et à mesure que ses gestes, grimaces, poses, s'étendent et se précisent, comme elle pense s'approcher enfin de cette image idéale qu'elle possède, son reflet, c'est votre intimité qui est violée, c'est votre visage qui se modifie au gré de sa volonté, car elle vous a dans les yeux d'un regard interdit à tout autre qu'elle-même ; c'est précisément de vous qu'elle s'approche et vous ne pouvez pas même vous en aller, elle vous a impérieusement atteint, jamais vous ne pourrez même souhaiter vous défaire de cette nouvelle partie de vous-même, elle se pose en essentiel de par sa conception même : et tandis que le regard de la femme sera partout sur vous, comme une honte dont vous ne pourrez en aucun temps vous laver, il vous sera pour toujours interdit de la regarder, elle, car en fin de compte c'est vous qui avez été volé de ce qui ne se nomme pas, et votre faiblesse ne vous permet pas de l'avouer en soutenant, sans l'écran d'une vitre noire, son regard qui se reconnaîtrait, et qui par le regard saurait tout.

— — — —

MIROIRS 2

Il vous est venu à l'esprit que vous n'êtes pas cet être obscur mêlant son ombre à celle de la nuit, un bruit quelconque — ou l'absence d'un bruit quelconque en particulier, l'espace d'une seconde, tellement tout ce qui entoure cette fenêtre, cette maison, vous est redevenu familier, — ayant rompu le charme, vous avez remarqué de nouveau le faux pli de ce pantalon auquel vous avez, encore une fois, imposé trop d'heures d'immobilité, affalé dans un fauteuil de bureau, rêveur devant une pile interminable de feuilles et de livres, un léger picotement au-dessus de la tempe vous a peut-être fait penser qu'il vous faudra vous laver la tête tantôt, la femme, qui s'éloigne maintenant de la fenêtre vers une table que vous savez être dressée pour le souper a maintenant un nom, deux noms, le sien et le vôtre, vos lèvres forment vaguement, en silence, Marie, vous continuez à marcher comme vous n'avez peut-être jamais cessé de le faire depuis l'arrêt d'autobus, la neige commence à tomber, tout mouillé vous ouvrez la porte avec la clef qu'une longue habitude vous dispense même de chercher, la chaleur vous attaque au visage, vous reconnaissez tout.

— Marie.

— Je t'attendais.

Vous n'êtes plus certain de la reconnaître, vous ne pouvez plus la reconnaître comme si vous l'aviez connue auparavant, vous lui tournez enfin le dos pour aller prendre, comme chaque soir, le journal qui vous attend sur une table basse, vous tombez de tout votre poids dans un fauteuil pour vous cacher derrière les nouvelles du jour. Vous entendez aller et venir de la cuisine à la salle à manger, de la salle à manger à la cuisine, et vous vous rendez soudain compte que vous connaissez ces pas et ces lieux tellement bien, comme au-dedans de vous-même, qu'à n'importe quel instant, sans avoir écouté les pas précédents, vous pouvez mettre un chiffre sur un pas précis. Comme quand on entend les coups d'une horloge sur la fin, et qu'on sait d'instinct si l'on a entendu le deuxième ou le dixième coup. Mal à l'aise, vous baissez le journal devant vos yeux, vous cherchez la jupe

rouge, la chemise blanche de Marie. Vous ne les trouvez pas ; sans que vous en ayez eu connaissance, elle s'est rendue à la cuisine, de l'autre côté de la porte battante maintenant fermée, où des bruits d'eau et d'ustensiles vous rassurent sur sa présence.

Il n'y a que deux lampes allumées, la grosse lampe à pied du salon, le plafonnier de la salle à manger. La pièce s'agrandit dans l'ombre, vous vous levez enfin pour allumer une lampe à côté du mur sur lequel des milliers de livres accumulent de la poussière, vos yeux parcourent une longue série de titres, mais les phrases se désagrègent en simples mots, les mots en lettres, jusqu'à ce que les lettres mêmes se mettent à éclater ; elles ne sont plus que des combinaisons de lignes et de courbes ; incompréhensibles. Vous mettez un disque de Félix Leclerc, vous vous souvenez du temps, peut-être, où la chaleur de sa voix vous réchauffait l'âme, où la rassurante douceur des chansons vous rapprochait, comme naturellement, de la peau de Marie, de ses yeux bruns comme la mélodie du chansonnier, le disque est rayé, mais depuis tellement longtemps que vous acceptez maintenant les raclements avec le reste. Vous avez enfin enlevé vos souliers qui dégouttaient sur l'épais tapis rouge ; vous traversez la pièce sans bruit pour fermer les rideaux de la fenêtre, au-dehors il n'y a ni lune ni réverbère, la noirceur est totale.

— Marie...

— Ce ne sera pas long.

Elle reste dans la cuisine, vous entendez le grincement de la porte du four qu'elle doit ouvrir, vous n'avez pas besoin d'aller constater la courbe de son dos plié devant la cuisinière, l'envolée de ses seins fermes comme pris dans une poche au-dessus de la porte ouverte ; vous savez aussi tout le poids de ses cheveux tombant longs et ondulés sur son dos. La courbe de ses reins bien dessinée, même quand elle est baissée, car bouger pour elle est un plaisir, jusque dans le minuscule. Le four se referme, elle a presque claqué la porte, vous approchez jusqu'au seuil de la salle à manger, où elle ne manquera pas de vous convier dans quelques mi-

nutes. Sans entrer dans la pièce, vous étendez un bras jusqu'à l'interrupteur mural ; le plafonnier s'éteint.

— Marie, il neige.

Vous ne bougez pas tandis qu'elle pose le plat chaud qu'elle transportait sur la table, vous la regardez se rendre jusqu'à la fenêtre, vous la regardez à côté d'elle-même dans la vitre, ce mirage resté miroir pour vous tandis qu'elle, insouciante, émerveillée, regarde au-delà la première neige qui tombe doucement.

— C'est beau ?

Vous ne savez peut-être pas pourquoi, vous qui aimez tant la neige, vous restez à la lisière de la lumière, vous ne vous approchez pas de la fenêtre, vous savez qu'il neige et vous regardez le regard de la femme percer l'opacité à côté de votre visage vide. Marie ?

— Allons faire une promenade, dit-elle en se retournant à peine.

Vous la reconnaissez. Elle, sa folie, cet amour d'une première neige saupoudrant de blanc ses cheveux noirs, le rouge de ses joues humides, c'est dans la folie qu'elle s'est donnée à vous la première fois, c'était comme un feu qui vous consumait et qui n'arrêtait pas de vous brûler la peau, les yeux, le coeur, vous avez été jusqu'à vous rouler dans une neige de printemps avec elle toute nue se tortillant dans vos bras. Vous ne bougez plus. Vous la percevez de dos, sa jupe une tache noire, sa chemise une tache claire interrompue par la masse des cheveux foncés.

Dans un dernier raclement, le disque s'achève, l'aiguille se lève pour retourner à son point de départ. Vous rallumez le plafonnier avec le doigt qui était resté sur l'interrupteur, vous prenez place à table, vous dépliez votre serviette en déposant soigneusement l'anneau d'argent sur la nappe.

— Ça a l'air bon, Marie, dites-vous en admirant le plat fumant.

Marie ne vous répond pas. Vous savez qu'elle est encore à la fenêtre, à chercher la neige à travers son propre regard, que le miroir lui renvoie imperturbablement.

— — — —

MIROIRS 3

Les yeux de Marie se sont noircis avec les années, leur éclat s'est approfondi, et c'est avec un regard aussi lointain que le plus profond de vous-même qu'elle doit jeter ce coup d'oeil vers la fenêtre, au-delà de la vitre noire et dénudée qui n'accapare que son reflet, et vous, de côté, au bout d'une ligne interminable de bougies oscillantes.

Capté par la vapeur montante, vous fixez du regard la fumée qui monte de votre assiette parfaitement ronde, trop lisse, sans dessin et au sujet de laquelle vous vous posez, pour la première fois peut-être, probablement, des questions sur sa provenance, Ce n'est pas Marie qui aurait choisi une vaisselle sans couleur, ni vous une assiette sans dessin... Puis vous oubliez sans doute tout ce que vous pensiez la seconde d'avant, vous vous perdez dans la colonne de fumée qui monte droite, sans presque tourner sur elle-même, parallèle à la flamme de la bougie qui se termine par une pointe de suie invisible, mais qui monte. Comme très loin en arrière de votre dos, Félix Leclerc chante de nouveau, la même chanson que tantôt, d'une voix usée. C'est comme si vous aviez oublié d'écouter jouer la deuxième face du disque, et que l'on ait remis la première face de nouveau ; seulement, c'est maintenant la même face qui joue pour la troisième fois consécutive bien que vous n'ayez pas entendu la deuxième répétition, tout cela vous est indifférent, c'est de la musique de fond qui éloigne un peu le bruit de mastication de vos oreilles.

La voix de Marie se superpose à celle du chansonnier, un instant, le temps de constater l'incongruité de cette incision fluette dans la gravité cconstante et musicale, puis se tait, comme s'il n'y avait jamais eu que du silence. Dans la brillance de la fenêtre où vous jetez un coup d'oeil rapide, le temps de la voir comme vous penchée sur son assiette, la flamme des bougies se multiplie, vascillante. Votre voix à vous glisse éraillée le long d'un accord mineur, vous ne parlez plus, le bruit des ustensiles ponctue le disque d'un rythme inégal et superflu.

Elle se lève sans bruit, avance jusqu'à vous pour enlever l'assiette, disparaît dans la cuisine, vous suivez ses mouvements feutrés le long de la fenêtre, ses cheveux frôlant doucement la courbe des reins, sa longue jupe sombre épousant la forme d'une jambbe pour la lâcher aussitôt, les assiettes portées en avant telles une offrande, la porte s'est déjà refermée, vous cherchez autre chose à travers le verre lisse que cette image terne de vous-même, de ce dépossédé qui semble assis à votre place.

Marie repasse, du côté de la fenêtre, devant les bougies, sa silhouette se disperse, elle dépose quelque chose devant vous et s'éloigne, s'assoit.

— Ça a l'air très bon, Marie.

— Il faudra que j'aille acheter du café, dit-elle encore, il n'y en a plus.

Vous ne pouvez la regarder par-dessus les bougies, vous regardez la fenêtre et son regard vous y attend. Etre emprisonné, vous lancez un appel muet, comme ses yeux enflammés noirs et brillants vous défient. Vos deux regards, comme butant contre une même barrière, ricochent, vous atteignent là où vous n'avez plus aucune appartenance.

Vous portez une main ridée à votre figure, tandis que Marie, au-dessus du blanc de sa chemise, souffle sur la bougie de ses lèvres écarlates.

— — — —

MIROIRS 4

Vous avez enfin arrêté le tourne-disques défectueux, le silence emplit la maison comme la neige emplit la nuit l'environnant. Vous vous êtes laissé glisser d'une pièce à l'autre, éteignant les lumières, ouvrant les rideaux sans regarder au-delà de la fenêtre. Les murs se sont comme épaissis, protégeant la nuit de l'intérieur du crépuscule blanchâtre du dehors. Seules les fenêtres vous rendent vulnérable, mais vous ne pouvez les masquer comme vous ne pourrez vous empêcher de les approcher.

Etre perdu et anonyme à l'intérieur d'une fenêtre de rez-de-chaussée éteinte. Vous ne percevez dans la vitre que l'ombre pleine de vous-même, tel qu'il ne vous a jamais été donné de vous apercevoir. Silhouette floue et sans traits définissables, vous regardez au-delà de vous-même la neige qui tombe abondamment sur le sol gris.

Au loin, une forme sombre, tache dans la neige claire, grimpe la colline qui mène à la maison. Ce manteau, rouge de jour mais dont vous oubliez maintenant la couleur pour vous contenter de sa découpure abstraite et noire, vient se poser de l'autre côté de la fenêtre, à l'endroit précis où vous vous trouveriez si vous n'étiez pas à l'intérieur. L'image se dédouble ; sur le fond de votre ombre irréelle, se dessine un visage de femme, un visage blanc et décharné, coupé presque en deux par d'énormes yeux sombres et profonds qui, comme du fond de votre regard, vous fixent pour l'éternité dans votre impuissance de voyeur. Impossible de se dérober à ces yeux inconnus qui continuent à vous voir comme si vous ne voyiez pas la femme. La neige recouvre peu à peu les cheveux noirs, ils sont blancs maintenant et vous ne pourrez pas même savoir si elle vous a aperçu.

Elle n'a pas vu cette larme minuscule qui ne se reflétait pas dans la glace, et qui a coulé le long de votre joue ; elle n'a pas entendu, non plus, quand vous avez prononcé, peut-être mais cela, vous non plus vous ne le saurez jamais, Marie je t'aime, et puis vous êtes allé enfin fermer toutes les portes à double tour de clef.

— — — —

REFLETS 1

La main blanche monte jusqu'à la chevelure noire, dont elle détache une longue mèche, parallèle à ce regard qui suit sa réflexion comme si ce n'était pas vous en deçà de la fenêtre, vous découpant floue contre la noirceur disparaissant qui fuit de l'autre côté de la vitre.

Vous faites un pas en arrière, toujours vers l'intérieur, toujours comme pour établir, prononcer, cette distance iné-

vitable, inaccessible, entre vous et ces yeux vous voyant. Et, l'espace de ce pas, le regard se trouble : neige-t-il ?

Non, sans doute que non ; et la main tombe et lisse cette longue jupe sombre qui vous entoure, une chaleur presque humaine qui suit vos mouvements, les lance dans cet espace qui n'est plus en vous mais qui ne se continue pas au dehors... et vous levez de nouveau ce regard, vérifiez une dernière fois ce visage, ce reflet de visage de femme dans lequel quelque élément étranger, que vous ne pouvez nommer ni même isoler dans ces traits, semble s'être immiscé, vous vous en approchez : définition. Un doigt veut lisser ce mince sourcil parfait, et tombe au moment où vous tournez le dos à la nuit, sans vous demander ce que vous abandonnez là, à ce miroir éphémère et trompeur.

— — — —

REFLETS 2

Entre vous et tout ce que renferme le cercle de lumière jaune, il y a ces gestes sûrs, continus, innombrables, qui figent le temps en vous approchant de l'heure de...

Vous vous redressez, vous pliez ; vous tendez une main par-ci, le bras en courbe, vous soulevez, déposez, déplacez, des objets qui vous appartiennent, et cependant vous ne les voyez plus, et cependant vous avez conscience aussi que ce sont les objets qui vous accaparent, qui s'imbibent de votre être : vous vaquez à mille petites choses et vous sentez combien la peau qui vous en sépare est mince, et elle tend à s'effacer à mesure que l'heure avance, que l'odeur, les odeurs, traversent la porte du four et envahissent tout, les gestes se continuent mais dans votre absence. Un instant, vous revient une vision de tel visage à telle fenêtre, emprisonné dans une lumière restreinte, visible seulement là où commence son absence, vous vous pliez, vous vous redressez, comme d'un seul geste qui jamais ne s'interrompt.

Dans ce silence feutré, un bruit, que vous connaissez si intimement, que vous vous imaginez seulement l'avoir entendu : vous êtes trop loin, en fait, pour l'avoir entendu, trop bien emmitoufflée dans votre silence pour être victime

de ce viol ; mais vous ne vous imaginez rien, ce bruit vient de se produire à la lisière de votre monde, de plus vous en êtes certaine. Et il brise, un instant, cette frontière qui depuis toujours, et la nuit surtout, fait le partage entre l'intérieur et l'extérieur. Vous posez du bout de la main un ustensile quelconque, sachant vous retourner.

Un nom a buté contre le mur, un son porté par le soupçon d'air froid qui vous frôle... ce nom, le vôtre peut-être, suffisamment proche en tout cas pour que vous sachiez comment les lèvres se sont partagées pour qu'il s'en échappe...

— Marie.

— Je t'attendais.

Il doit neiger dehors, quelque part à l'extérieur des murs, car une flaque marque l'endroit où il a posé le pied. Lui. Autre reflet de vous-même, que vous auriez pu rencontrer, au-delà de votre regard, dans la glace, comme si vous ne vous étiez jamais vue, que cet étranger au fond de l'oeil, figé dans votre connaissance de lui. D'un geste distrait il évite votre regard, secoue son manteau gris, le tend vers le même crochet qui attend depuis l'éternité, mais ce geste est éternel, comme le poids de la laine suspendue se perpétue indéfiniment jusqu'à en perdre toute réalité.

Et vous, dans l'attente, vous raidissez, prescience de l'intrusion, du viol, et seule l'attente vous protège contre cette présence subite, subitement autre.

Mais il ne vous voit pas le regarder, il tourne le dos, ce dos légèrement affaissé, il s'arrondit en s'éloignant, il va prendre, comme il le fait chaque soir, le journal que vous avez déplié et posé, sans le lire, sur la table basse devant le fauteuil dans lequel il va s'effondrer. Tout cela se passe derrière votre dos : derrière votre dos, un homme se cache derrière un journal, se reflétant nulle part ; que vos yeux soient ouverts ou fermés, dans un silence absolu, passent ces quelques secondes ; un muscle du visage échappe cependant à votre surveillance, au moment même où le corps s'abandonne au coussin du siège, comme si vous n'étiez pas à votre place, sursaute légèrement, et puis se calme.

Vous vous demandez peut-être s'il vous cherche, maintenant qu'il y a ces portes, d'autres portes, battantes celles-ci, entre vos regards, ignorant de ce que vous le voyez ainsi : à l'abandon, le journal baissé devant ses yeux, croyant chercher ce que vous étiez en apparence quand une voix de femme prononçait :

— Je t'attendais.

Vous rangez une casserole sur le mur luisant ; elle brille, forme dans une série de formes toutes aussi brillantes, toutes à leur place. Vous-même, ne vous voyez-vous pas, reflet de femme se mouvant dans ce cercle ? Tout ce qui vous entoure est ainsi : clair, bien découpé sur l'élément indéfinissable qui est toute chose que vous ne regardez pas, rangé pour que d'un geste sûr et vivant vous l'atteigniez.

Plus rien ne se passe en silence, votre moindre geste se confirme maintenant par un bruit correspondant, adéquat : l'eau coule, embuant la fenêtre ; vous vous retournez, vous penchez ; vous ouvrez la porte du four et ce mouvement se ponctue par un grincement, et la chaleur fait rougir vos joues. Vous libérez une main pour rejeter une mèche rebelle, et personne ne vous entend faire cela.

Vous savez tout d'un coup que, depuis un certain temps (dont vous connaissez la durée) déjà, il y a une musique, dont l'air et puis de vagues paroles détachées, s'imposent à votre conscience. Un disque rayé, tournant non pas dans cette pièce que vous savez être aujourd'hui de l'autre côté de la porte, mais ailleurs, écouté peut-être par ces limites autres : vous, et lui. Vous fermez les yeux sur une douceur sournoise, les rouvrez quand une voix prononce de nouveau ce nom :

— Marie...

Et vous vous retournez de nouveau, dos à la porte comme pour vous dérober à la voix aussi bien qu'au regard invisible, vous fixez votre réponse sur vos gestes, elle dit :

— Ce ne sera pas long.

Il fait noir, ou presque, dans la pièce où vous entrez, portant telle une offrante un plat fumant. Mais non ; de loin, une autre lumière l'éclaire faiblement, la distingue à tout jamais de la nuit l'entourant. L'homme a parlé, vous

regardez cette femme, dans la fenêtre, poser le plat sur la table : le geste vous plaît.

Il est loin, ombre dans l'ombre derrière votre reflet. Il neige, a-t-il dit. Mais c'est à vous qu'elle s'offre, cette blancheur intouchable, vous qui avancez, qui osez regarder au-delà de cette image de femme, au-delà de lui la contemplant, jusqu'à ce que vous les ayez tous transcendés, eux et leurs reflets se regardant.

...Vous avez peut-être parlé, l'homme s'est peut-être abstenu de vous répondre. Vous, au-delà, dans la première couche de neige fondante, les joues rougies ; vous vous reconnaissez ce seul regard : l'émerveillement... Tout en sachant qu'il déplie, avec soin, vous parlant peut-être comme si vous vous connaissiez depuis longtemps, sa serviette, qu'il dépose méticuleusement l'anneau d'argent sur la nappe, qu'il dit, ce qu'il doit dire.

— Ça a l'air bon, Marie.

— — — —

REFLETS 3

Vous n'avez jamais cerné ses yeux, vous n'avez même jamais tenté de les définir dans l'axe de ce regard brun, dont l'éclat s'est arrondi au cours des années, brune limitation de la sphère à l'intérieur de laquelle vous vous mirez sans cesse. Et pourtant, vous retirez ce regard noir et lointain qui se transformait en neige, vous ouvrez de nouveau l'oeil sur l'homme, son regard se perdant dans la vapeur montant au ralenti de son assiette pleine, dans son dos le même disque n'a pas cessé de se jouer, mais vous l'aviez oublié, tout en sachant assumer, loin en vous-même, chaque note. Son regard erre, entre l'assiette ronde et la spirale de vapeur qui se lève, il perce presque l'écran embué, mais retourne à l'intérieur de lui-même avant de rencontrer ce regard que vous, immobile lointaine, lui adressez.

Et comme si, par ricochet, ce recul vous touchait, vous baissez une lourde paupière légèrement noircie, de l'autre côté de la bougie que l'on de vous aurait allumée ; vous vous fixez dans cette assiette dont la rondeur, plus parfaite que

toute autre, vous a séduite, et vous devinez, au-delà de l'oeil rond et noir qui vous contemple, un visage de femme à peine différent de la blancheur de la porcelaine qui le renferme, reflet immobile et à tout jamais reclus.

Vous mangez, sans doute. Cette femme qui vous jette parfois un coup d'oeil détaché de la vitre noire, approuve vos moindres gestes, la légèreté de la fourchette délicatement manipulée : et cette façon qu'elle a, de se nourrir comme du silence même, semble vous ravir.

Vous vous y méprenez : la contemplant de trop près, vous vous figez dans un geste trop pesant, lourd de ce temps immobile qui cherche à vous circonscrire : et vous assaillent les bruits que jamais le temps n'effacera, un vieux disque rayé qui depuis toujours joue et tourne dans l'ombre de l'homme, le cliquetis et le glissement d'ustensiles et de mâchoires ; ainsi que le tic-tac d'une horloge que vous n'arrivez pas à identifier.

C'est en vain que votre regard défie l'absence de l'homme : vous voyez deux yeux bruns de forme plutôt allongée, à peine une ride de plus de chaque côté du visage.

Mais vous avez parlé, vous penchant comme lui au-dessus de votre assiette, il a levé la tête un instant, le temps d'un cliché de la fenêtre et de vous vous y réflétant, sa voix a probablement dérapé, comme la vôtre avant elle, sur les miroitements du faux silence que vous avez consacré des années à établir : mais vous pouvez maintenant vous lever, tourner même le dos à l'image qui vous happe quand vous passez à côté d'elle ; vous êtes de nouveau en mesure de poser ce geste, enlever, comme si ce n'était que l'accomplissement du mouvement entamé au premier lever des yeux, cette assiette, et l'autre, toujours en silence, toujours entourée de ce mouvement et ces autres formes : définis, qui vous portent jusqu'à la cuisine, tandis que l'homme, se cherchant, s'étudie comme pour déterminer la nature de ce que vous lui avez si doucement, si inéluctablement, enlevé.

Une fois de plus vous vous approchez d'elle, de lui, vous les frôlez, passante, vous les abordez, vous vous en éloignez de ce mouvement toujours le même, et vous reprenez place à l'autre bout de la table comme pour assister à leurs débats.

L'homme a dit, croyez-vous, ça a l'air très bon Marie.

— Il faudra que j'aille acheter du café, avez-vous dit ; et c'était sans doute vrai.

A cet instant-là, cependant, vous avez levé les yeux vers la fenêtre, où se sont rivés simultanément, sans possibilité de recul, tous vos regards. Ce recul impossible est immense, saccadé : vous vous en savez mortellement atteinte avant même que ne commence le déchirement du refus inévitable.

Vous vous levez lentement, vous soufflez doucement sur les bougies, mais il ne fait pas encore tout à fait noir.

— — — —

REFLETS 4

Vous avez enfin traversé les frontières, croyez-vous, glissant d'une lisière à l'autre d'un geste anodin, abolissant la nuit, le jour et la noirceur vous réfléchissant. D'un pas qui s'enfonce légèrement dans la neige fraîche, vous vous éloignez des murs, mais sans vous soustraire à ce qui s'apparente par-delà les fenêtres, à l'oeil de la nuit.

L'absence du temps vous est rendue : être anonyme perdu dans le crépuscule blanchâtre, vous regardez la neige vous ensevelir, linceul de la chevelure noire et lourde, de ce manteau rouge qui n'a plus de couleur, confondant tout jusqu'à ce que vous en oubliiez même ces joues rouges et humides, ne soupçonnant même plus la logique de votre folie.

Cependant, au-delà de l'ombre sur la neige, le regard se pose sur une maison : et l'homme que tant de fenêtres exposent cruellement à votre intuition, doit vous y attendre ; et vous reculez en avançant. Est-ce là la même neige qui a pris la forme de vos corps brûlants, naguère, du feu d'un désir indicible ?

A contre-temps, vous approchez : les lumières s'éteignent, une par une, traces et témoins de la solitude de l'homme. Vous ne cherchez pas la porte, mais une fenêtre, n'importe laquelle, pour y pénétrer...

Forme devant un miroir incertain, reflets de deux obscurités parallèles, égales : vous ne regardez sans doute que votre

ombre, un visage inconnu, indéfinissable, tout entier soumis à ce regard sombre, trop profond, qui semble vous fixer à partir d'une ombre étrangère, inviolable. Un visage d'homme, un instant, se détache du reflet, vous trouble la vue. Vous baissez les yeux en prononçant un nom que personne n'entend, et vous ne saurez jamais, vraiment, si vous l'avez prononcé ou non, et, d'un pas lourd, étrangement familier, vous vous approchez de la porte que, toute mouillée, vous ouvrez avec la clef qu'une longue habitude vous dispense même de chercher . . .

CAROL DUNLOP-HÉBERT